séduction qui se dégageait de toute sa personne achevait de créer la sympathie, si elles n'avaient commencé par là, comme il arrivait pour ceux qui entendaient le professeur avant d'avoir connu l'homme.

Mais ces dehors aimables et gracieux et ces agréments de l'esprit ne laissaient deviner qu'à bien peu une âme de stoïcien, de stoïcien chrétien et souriant. Atteint dès 1932 d'un mal grave et dont, après deux opérations, il put pressentir en 1939 qu'il ne pardonnerait pas, son courage pas un instant ne l'abandonna. Il poursuivit sa vie professorale et académique jusqu'à la limite de ses forces, et, s'il se résigna à solliciter de la Sorbonne, à la mi-mai 1940, un congé de santé et à quitter Paris pour une propriété de famille proche de Nantes, il continua, là, puis à Nantes même, de travailler, à sa table, tant qu'il put se lever, puis au lit. Au milieu de souffrances croissantes, il essayait encore, au début de décembre, de poursuivre la traduction de la Cité de Dieu, *dont un livre était achevé. Il lui fallut pourtant s'arrêter et, passionnément attentif encore aux événements qui laissaient prévoir un redressement du sort de la patrie meurtrie, il attendit la mort avec la sérénité confiante d'un sage chrétien. Elle survint dans la soirée du 28 décembre 1940.*

Jacques ZEILLER.

II

PAUL MONCEAUX

(1859-1941)

Né à Auxerre en 1859, Paul Monceaux eut une carrière universitaire brillante. Admis à l'École normale en 1878, il fait partie d'une promotion qui compte des esprits aussi vigoureux et des talents aussi variés que ceux de Bergson, Diehl, Jaurès, Puech et du futur cardinal Baudrillart, pour ne citer que les plus illustres. Il se distingue pourtant parmi ses camarades et est nommé membre de l'École française d'Athènes. De retour en France, il enseigne, notamment au lycée Condorcet, soutient ses thèses en 1886, publie abondamment. Ses travaux sont si remarqués qu'il obtient la chaire d'histoire de la Littérature latine au Collège de France en 1907 et est élu en 1912 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il remplace Philippe Berger. Une féconde carrière l'attend encore, marquée par son double enseignement au Collège de France et à l'École des Hautes-Études, et se prolonge dans une retraite studieuse jusqu'à sa mort survenue le 7 février 1941.

Ses premiers travaux, si variés soient-ils, sont ceux que l'on pouvait attendre d'un « Athénien »; deux thèses : Les proxénies grecques *et* De

Communi Asiae provinciae ; *un ouvrage d'archéologie pure :* La Restauration d'Olympie, *en collaboration avec Laloux (1889) ; un ouvrage à l'usage du public lettré :* La Grèce avant Alexandre ; *enfin, le* Guide Joanne *de la Grèce, en collaboration avec Haussoullier, Fougères, Lechat (1891).*

Mais l'histoire de la littérature intéresse Monceaux plus que celle des institutions, et il se sent bientôt attiré par l'Afrique romaine, encore mystérieuse, qui allait offrir à Cagnat, Gsell, Carcopino un champ d'investigations tout neuf. Il s'attache d'abord à la littérature païenne et publie Apulée, roman et magie *(1889),* Les Africains, les païens *(1894). Puis la littérature chrétienne retient son attention : après avoir publié dans la* Revue de Philologie *quelques travaux d'approche sur la chronologie des œuvres de Tertullien (1898) et Cyprien (1900), il commence cette* Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, *dont les sept volumes publiés de 1901 à 1923 allaient être l'œuvre maîtresse de sa vie.*

Monceaux ne s'y borne pas à l'étude des œuvres littéraires. Il lui faut d'abord reconstituer à l'aide des documents historiques le cadre dans lequel elles ont paru. Il est ainsi conduit, pour rendre cette littérature intelligible, à retracer l'histoire du christianisme local, renouvelée par des découvertes archéologiques incessantes, notamment l'histoire du schisme donatiste qui était encore bien mal connue. Il étudie avec le plus grand soin les problèmes d'authenticité, de sources, de chronologie, mais la critique philologique n'est pour lui qu'un moyen : son but est de définir, comme il l'annonce dans sa Préface, « la personnalité, l'œuvre, le style, le génie original d'un Tertullien, d'un saint Cyprien, d'un saint Augustin ». L'étude des orateurs donatistes, par exemple, « ces sectaires passionnés et méfiants, raides et boudeurs..., l'oreille aux aguets, l'air batailleur », lui sert surtout à mettre en relief, par contraste, la bonne foi d'Augustin, son art de raisonner et de discuter, qui n'est pas sans analogie avec la méthode socratique.

*Les qualités littéraires de Monceaux, qui a su faire revivre et rendre attachante pour tout lecteur cultivé une époque longtemps négligée, ne doivent pas faire oublier l'érudition solide et la science du latiniste qui ont permis cette éclatante réussite. Les spécialistes admireront avec quelle sûreté de jugement Monceaux a su restituer des textes que l'on croyait perdus : l'*Isagoge *de Marius Victorinus, par exemple (qu'il a restituée presque entièrement en comparant le texte grec de Porphyre et le texte latin des fragments conservés par Boèce), ou encore les* Capitula *du manichéen Faustus de Milev.*

Par ces importants travaux, Monceaux est devenu le maître des antiquités chrétiennes d'Afrique. On trouvera dans les Mémoires *et les* Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions, *la* Revue archéologique, *la*

Revue de philologie, *le* Bulletin de la Société des Antiquaires de France, *bien d'autres revues encore, ses innombrables notes philologiques ou épigraphiques, notamment sur les épitaphes chrétiennes qu'il cherche toujours à mettre en rapport avec des textes littéraires. En même temps, par ses comptes-rendus du* Journal des Savants, *il passe au crible de sa critique les livres qui paraissent et les thèses qui s'élaborent sur l'Église de langue latine : celles de Babut, Delehaye, de Labriolle, de Faye, Alfaric, Cavallera, Bardy. Enfin, il fait aussi connaître au grand public* Timgad chrétien *(1911) et publie une petite* Histoire de la littérature latine chrétienne *(1924). Ses derniers livres sur* Saint Martin *(1926),* La vraie légende dorée *(1928),* Saint Jérôme *(1933) montrent le maître devenu surtout curieux d'hagiographie, et soucieux de faire lire et aimer les beaux textes originaux auxquels sa vie a été consacrée. Sa disparition, suivant de peu celle de Pierre de Labriolle, laisse en France, dans le domaine des études latines chrétiennes, un vide qui ne sera pas aisément comblé.*

Pierre COURCELLE.

III

EUGÈNE ALBERTINI

(1880-1941)

L'un des maîtres les plus brillants des études latines, Eugène Albertini, s'est éteint le 15 février dernier, tombé en plein travail. Une première atteinte, bénigne, espérait-on, l'avait frappé en juillet, au cours de sa tournée d'inspection annuelle des antiquités de l'Algérie ; il avait pu regagner Paris, où il avait énergiquement essayé de reprendre sa tâche. Il travailla jusqu'à son dernier jour. Un de ses fidèles amis, le doyen de la Faculté des sciences, Montel, m'a raconté la dernière visite qu'il lui fit, en compagnie de J. Carcopino, vieux camarade de lycée et d'École d'Albertini, alors que déjà on ne pouvait plus conserver l'espoir d'un rétablissement. « Comme je suis heureux de te voir ; j'ai justement là une inscription qui m'embarrasse et que je voulais te montrer. » Et, à la table encombrée de papiers, les deux épigraphistes s'étaient installés, discutant longuement et posément, tandis que, silencieux, dans un coin du grand studio, le mathématicien admirait cette constance qui lui semblait digne de l'antique.

On ne pouvait connaître Albertini sans l'aimer, séduit par la flamme de son intelligence, l'ardente curiosité de son esprit, son entrain et son exceptionnelle délicatesse de sentiments. Sa modestie étonnait ; on eût dit qu'il ignorait sa valeur. Et cependant les succès ne lui avaient pas manqué